

Les heroines de Shakespeare.

M. de Ross Duval, qui a entrepris de publier une nouvelle traduction de Shakespeare, vient d'écrire...

Parmi les étonnements que réveille le seizième siècle anglais, le plus grand est, à mon avis, celui qui frappe le lecteur de Shakespeare...

Juliette un homme ! Parfaitement. Il se levait, allait boire, finissant sa partie de dés, courait chez le barbier, se faisait raser...

Si, avec ma main indigne, je profane ce saint reliquaire, que pour ce doux péché, mes lèvres, comme deux pélerins roussissants, soient toujours prêtes à effacer l'impure avec un tendre baiser.

Où, au temps de Shakespeare, les rôles de femmes étaient confiés à des hommes. L'histoire nous a conservé les noms d'Alexander Cooke, qui joua Juliette et Cléopâtre ; de William Ostler, de Nathaniel Field, qui, sous le costume féminin, firent les beaux jours du Globe et des Blackfriars ; de Robert Gough, etc...

Dans une pièce de Chapman intitulée "May Day," parlant de Lionel, un page suppose, Quintiliano dit : "Par le ciel, c'est un joli enfant ! Il serait très bien s'il avait un costume de femme. Si on a du talent, je lui donnerai trois couronnes par semaine. Prynne fulmine contre les troupes françaises et italiennes, où l'on voit des femmes sur le théâtre, ce qui est abominable pour des chrétiens, (abominable unto christians), et son argument repose sur ce passage du Deutéronome (XXII,5) : "La femme ne portera pas ce qui est le privilège de l'homme, l'homme ne portera pas un vêtement de femme. En revanche, il considérait que les femmes commettaient un péché mortel, en paraissant en scène sous leurs vêtements, ce qui rendait il faut en convenir, les distributions assez difficiles.

Shakespeare est mort en 1616. Ce n'est qu'en 1629, c'est-à-dire treize ans après, qu'une troupe française osa produire des femmes sur le théâtre des Blackfriars. Grand scandale. "Maintenant," s'écrie l'auteur de "Historia Histrionica" nous raconte que le major Mohun joua le rôle de Bellamione dans la "Cruauté de l'amour" de Shirley. Gibbon nous apprend qu'à la même époque le comédien Ky-naston joua celui d'Erastus, dans "la Tragédie de la jeune fille."

M. Kynaston, écrit un contemporain, étant très jeune, a paru si beau, a joué si bien ses rôles (particulièrement ceux d'Arthure et d'Aglaure), que l'auditoire s'est demandé si jamais une femme l'aurait aimé à ce point.

partir, vêtus de pourpoints de fustan et de houppelandes à longs poils, sifflent et miauent. Certains seigneurs, en chapeau de castor et en écharpe de soie, font chorus. Josias Floridor est obligé de partir. Mais l'art français est tenace. D'après un manuscrit de Henry Herbert, un an après, le 17 février 1630, arrive une troisième compagnie française, approuvée par sa Majesté la Reine, et par elle recommandée au Roi. Elle joue au Cock-Pik dans Whitehall, une comédie appelée "Mélisé," que le Roi subventionne de 100 livres, puis le "Trompeur puni." Le patre ne désarme pas : la cour non plus. Le 5 mai 1636, autorisation est donnée à une quatrième compagnie française, dirigée par Josias d'Aunay et Hurtrie de Lau, de jouer dans un nouveau théâtre, situé à Drury Lane. Enfin ce n'est plus seulement la permission de jouer que l'on donne aux Français, mais celle encore de construire un théâtre. Le titulaire est un monsieur La Ferme "Les Français, écrit naïvement sir Henry en marge d'un manuscrit, m'ont été recommandés par la Reine, et sont passés par mes mains."

Le pauvre La Ferme aura du mal à se maintenir. Nouvelle cabale contre les comédiens. Cette fois, la cour s'en émeut tout à fait. Elle veut protester, et pour ce, la Reine fait jouer une pastorale intitulée "Florimène" et les rôles de femmes sont tenus par des demoiselles d'honneur. Des demoiselles d'honneur donnant l'exemple ! nous voilà loin des pamphlets de Nash et de coups de poing dans le Bankside, puis entrant au "Globe," coiffait une perruque, revêtait une robe blanche, se parait de bijoux, et les yeux levés au ciel, les mains jointes, contemplant les soies du plafond, en écoutant Roméo lui murmurer à l'oreille.

Si, avec ma main indigne, je profane ce saint reliquaire, que pour ce doux péché, mes lèvres, comme deux pélerins roussissants, soient toujours prêtes à effacer l'impure avec un tendre baiser.

Où, au temps de Shakespeare, les rôles de femmes étaient confiés à des hommes. L'histoire nous a conservé les noms d'Alexander Cooke, qui joua Juliette et Cléopâtre ; de William Ostler, de Nathaniel Field, qui, sous le costume féminin, firent les beaux jours du Globe et des Blackfriars ; de Robert Gough, etc...

PROLOGUE
POUR PRÉSENTER LA PREMIERE FEMME VENUE SUR LA SCÈNE DANS LA TRAGÉDIE APPELÉE "LE MORE DE VENISE"

Je viens, moi qui ne connais pas le monde, vous dire des nouvelles. J'ai vu, (qu'une femme s'habillait ; Car aujourd'hui la femme joue la comédie. Je ne me trompe pas, Ce n'était pas un homme vêtu d'une robe, ni un page en jupon. Mais une femme. Et pourtant, A l'heure de mourir, je n'aurais pas l'affaire sous serment. Ne blâmez-vous pas cela, gentlemen ? Je sais que vous y trouverez à redire, mais j'ai un grand talent. Est-il possible qu'une nonnête femme puisse détester toute légèreté et jouer quand même ? J'oser sur une scène de théâtre où tous les yeux sont fixés sur elle ? Considérerons-nous ou une un crime [ce qui, en France, est un honneur ? Dans d'autres royaumes, des maris se fient à elles.

Toute la différence est dans la coutume. Eh bien, faites ce que vous voulez. Gentlemen, vous qui, comme des juges, préparez. Dans la chambre étouffée de ce théâtre, ne pensez pas mal de cette femme. Ne vous précipitez pas, non plus. Pour lui rendre visite, quand la pièce sera finie. Avec des : "Dieu me donne, je suis votre humble serviteur, Madame !" Elle connaît cela aussi bien que vous, si c'est possible. Chers gentlemen ; elle n'ignore pas ses propres mérites—et aussi vos intentions.

Choisissez une époque de réforme. Nous avons décidé de civiliser la scène. Mais nos femmes sont défectueuses (et à ce point épaisses). Que vous les prendriez pour des gardes déguisées. A parler franc elles ont de la quarante à cinquante ans. Avec des os si gros, des muscles si inflexibles. Que lorsqu'on appelle Dédemone, c'est un géant qui entre.

Voilà, vous la précaution pour éloigner les galants !... Comment mistress Hughes fut-elle reçue du public ? Nous n'avons pas pu le savoir. Il est à supposer que l'innovation ne fut pas très heureuse, puisque, quelque temps après la Restauration, nous voyons des hommes reprendre des rôles de femmes. L'auteur de "Historia Histrionica" nous raconte que le major Mohun joua le rôle de Bellamione dans la "Cruauté de l'amour" de Shirley. Gibbon nous apprend qu'à la même époque le comédien Ky-naston joua celui d'Erastus, dans "la Tragédie de la jeune fille."

LES Baisers D'or

Elle chantait des chansons que les oiseaux lui avaient apprises, mais elle les chantait bien mieux que les oiseaux : il jouait du tambour de basque comme un danseur du pays de Bohême, mais jamais tzigane ne promena l'ongle aussi légèrement sur la peau très tendue où des lames de cuivre cliquetaient ; et ils s'en allaient par les chemins, avec leur musique. Qui étaient-ils ? Ce te question les eût fort embarrassés. Ce dont ils se souvenaient, c'était que jamais ils n'avaient dormi dans un lit ni mangé à une table ; les personnes qui logent dans des maisons ou dinent devant des nappes n'étaient pas de leur famille ; même ils n'avaient pas de famille du tout. Petits, si petits qu'ils paraient à peine, ils s'étaient rencontrés sur une route, elle sortant d'un buisson, lui sortant d'un fossé, — quelles méchantes mères les avaient abandonnés ? — et tout de suite ils s'étaient pris par la main en riant. Il pleuvait un peu ce jour-là ; mais, au loin, sous une éclaircie, la côte était dorée, ils avaient marché vers le soleil ; depuis ils n'eurent jamais d'autre itinéraire que de s'en aller du côté où il faisait beau. Certainement, ils seraient morts de soif et de faim, si des ruisseaux ne coulaient dans les creusures et si les bonnes femmes des villages ne leur avaient jeté de temps en temps quelque croûte de pain dur ou leur poules. C'était une chose triste de les voir si chétifs et si pâles, ces enfants vagabonds. Mais un matin, — grande fête déjà, — ils furent très en éveil dans l'herbe au pied d'un arbre, de voir qu'ils avaient dormi si près l'un de l'autre.

Dés lors, ils n'eurent plus souci de leur détresse ; cela leur était égal d'être malheureux puisqu'ils étaient heureux. A peine vêtus de quelques haillons, par où les brûlait le soleil et les mouillait la pluie, ils n'en avaient point les gens qui portent l'été de fraîches étoffes, l'hiver des manteaux fourrés ; les loques, même trouées, n'ont rien de déplaisant, quand, soif et soif, on plait à qui l'on aime ; et puis d'une grande dame traquerait sa belle robe pour un peu d'une jolie pauvresse. A l'heure de mourir, je n'aurais pas l'affaire sous serment. Ne blâmez-vous pas cela, gentlemen ? Je sais que vous y trouverez à redire, mais j'ai un grand talent. Est-il possible qu'une nonnête femme puisse détester toute légèreté et jouer quand même ? J'oser sur une scène de théâtre où tous les yeux sont fixés sur elle ? Considérerons-nous ou une un crime [ce qui, en France, est un honneur ? Dans d'autres royaumes, des maris se fient à elles.

Une fois, cependant, ils se sentaient affreusement tristes. C'était par un froid temps de bise, et n'ayant reçu depuis trois jours aucune aumône, chancelants, chancelants, ils se trouvaient un peu de force pour soutenir l'autre, ils s'étaient réfugiés dans une grange ouverte à tous les souffles. Ils avaient beau se serrer aussi ardemment que possible, ils grelotaient à faire pitié. Ah ! les pauvres. Et, avec le désespoir d'aujourd'hui, ils avaient l'inquiétude de demain. Que feraient-ils, que deviendraient-ils, si des gens charitables ne les secouraient point ? Hélas ! si jeunes, leur faudrait-il mourir abandonnés de tous, sur un tas de pierres de route, moins dur que le cœur des hommes ?

— Quoi ! dit-elle, ce qu'ont tous les autres, ne l'aurons-nous jamais ? Est-ce trop de demander un peu de feu pour se réchauffer, un peu de pain pour le repas du soir ? Il est cruel de penser que tant de gens dorment à l'aise dans de bonnes maisons chaudes, et que nous sommes ici, tremblants de froidure, comme des oiseaux sans plumes et sans nid. Mais, tout à coup, ils purent croire que, morts déjà, ils étaient dans le paradis, tant il y eut autour d'eux de magnifiques lumières, tant leur apparut rayonnante et pareille aux anges la dame qui s'avancait vers eux dans une robe de brocart vermeil, une baguette d'or à la main.

— Pauvres petits, dit-elle, votre infortune me touche et je veux vous venir en aide ; après avoir été plus pauvres que les misérables, vous serez plus opulents que les riches ; vous aurez bientôt tant de trésors que vous ne pourrez trouver dans le pays assez de coffres pour les enfermer. Entendant cela ils croyaient réver.

— Eh ! madame, comment une telle chose pourrait-elle arriver ?

— Eh ! madame, comment une telle chose pourrait-elle arriver ?

Sachez que je suis une fée à qui rien n'est impossible. Désormais, chaque fois que l'un de vous ouvrira sa bouche, il en sortira une pièce d'or, et une autre, et d'autres encore. Il ne tiendra donc qu'à vous d'avoir plus de richesses qu'on n'en saurait imaginer. Là-dessus la fée disparut ; et comme, à cause de ce prodige, ils restaient muets d'étonnement, la bouche grande ouverte, il leur tombait des lèvres des ducats, des sequins, des florins, des doublons et tant de belles monnaies qu'on eût dit qu'il pleuvait de l'or !

A quelque temps de là, il n'était bruit dans le monde que d'un duc et d'une duchesse qui habitaient un palais grand comme une ville, éblouissant comme un ciel d'étoiles ; car les murs, bâtis des marbres les plus rares, étaient incrustés d'améthystes et de chrysopepras. La splendeur du dehors n'était rien au prix de ce qu'on voyait dedans. On ne finirait point, si l'on voulait dire tous les meubles précieux, toutes les statues d'or qui décoraient les salles, tous les lustres de pierres qui scintillaient sous les plafonds. Les yeux s'élevaient à regarder tant de merveilles, et les maîtres du palais y donnaient des festins que l'on s'accordait à juger incomparables. Des tables assez longues pour qu'un peup e entier pût y prendre place étaient chargées des mets les plus délicats, des vins les plus fragrant. C'était dans des plats d'or que les écuyers tranchants découpaient les faisans de Tartarie, et dans des coupes faites d'une seule pierre fine que les échantons versaient le vin des Canaries. Si quelque pauvre diable n'ayant pas mangé depuis hier — était entré tout à coup dans la salle à manger, il serait devenu fou d'étonnement et de joie. Vous pensez bien que les convives ne manquaient pas d'admirer et de louer de toutes les façons les hôtes qui les traitaient si royalement. Ce qui ne contribuait pas peu à mettre les gens de bonne humeur, c'était que le duc et la duchesse, dès qu'ils verraient leurs bouches pour manger ou pour parler, en laissaient tomber des pièces d'or que des serviteurs recueillaient dans des corbeilles et distribuaient à toutes les personnes présentes après le dessert.

La renommée de tant de richesses et de largesses se répandit si loin qu'elle parvint jusqu'aux pays des Fées ; l'une d'elles, celle qui était apparue en robe de brocart dans la grange ouverte à tous les vents — forma le projet de rendre visite à ses protégés afin de voir de près le bonheur qu'elle leur avait donné et de recevoir leurs remerciements.

Mais, quand elle entra, vers le soir, dans la chambre somptueuse où le duc et la duchesse venaient de se retirer, elle fut étonnée de la joie et de la remerciement, ils se jetèrent à ses pieds, les yeux pleins de larmes, en sanglotant de douleur.

— Est-ce possible ? dit la fée. Et qu'est-ce que je vois ! N'êtes-vous point satisfaits de votre sort ?

— Hélas ! madame, nous sommes tellement malheureux que nous allons mourir de chagrin si vous ne prenez pitié de nous.

— Quoi ! vous ne vous trouvez pas assez riches ? — Serait-ce qu'il vous déplait de ne voir tomber de vos lèvres que des pièces d'or toujours, et par goût de changement, vous pl irait-il que j'en fisse sortir des diamants ou des saphirs gros comme des œufs de tourterelles ? — Ah ! gardez-vous-en bien ! — Dites-moi donc ce qui vous afflige, car, pour moi, je ne le saurais deviner.

— Grand fée, il est très agréable de se chauffer lorsqu'on a froid, de dormir dans un lit de plumes, de manger à sa faim, mais il est une chose meilleure encore que toutes celles-là : c'est de s'embrasser quand on s'aime ! Or, depuis que vous nous avez faits riches, nous ne connaissons plus ce bonheur hélas ! Car chaque fois que nous ouvrirons nos bouches, il en sort de détestables sequins ou d'horribles ducats, et c'est de l'or que nous faisons.

LE SAGE. Conte du passé

Cela se passait bien des siècles avant la conquête, au temps où la Chine se gouvernait elle-même : les Enfants du Ciel ne portaient pas encore sur la manche leur fer à cheval de soie et de fourrure, ni sur la nuque leur longue queue, ces deux emblèmes de servitude que le vainqueur tartare imposa aux vaincus, en signe de mépris, pour les comparer à des bêtes. Les Chinois étaient libres, et enroulaient leurs cheveux sur le crâne ; seuls maîtres des riz et des bambous, ils avaient inventé déjà les choses utiles ou savantes que le reste du monde devait ignorer encore pendant des milliers et des milliers de lunes. Après la grande chaleur du jour, alors que le soleil commençait à décliner un peu, la femme sortit de l'humide maison. Kong-Tien-Té, la Vertu céleste, épouse de Kong-Té-Long, le forgeron, était jeune encore et très belle ; son maître l'aimait, à cause de sa fidélité, de son cœur probe et de sa raison ; elle était le bon conseil à tous, les mères la désignaient à leurs filles comme un exemple de deux vertus, et tout le peuple estimait le couple honnête et pauvre qui vivait à la forge.

Kong-Tien-Té se faisait heureuse : depuis neuf mois bientôt, elle avait senti bouger dans ses entrailles la promesse d'une maternité bien longtemps attendue, et elle priait les dieux paternels pour que son enfant fût un mâle. Elle s'arrêta sur le seuil de la porte basse, et regarda vers le soleil pour savoir si l'heure de la prière allait bientôt venir. Mais le soleil était encore élevé sur l'horizon, et la femme voulut marcher quelques instants dans la campagne, afin de méditer et de se recueillir avant l'adoration.

Elle traversa le petit enclos planté de légumes, où vaguement les bêtes domestiques, et sortit du Tai-uen ; avant de s'éloigner, elle se tourna vers sa demeure de paix, écoutant avec plaisir le bruit du marteau contre le fer, des moineaux, en même temps, criaient sur le toit. Un petit arbre que les époux avaient planté dans la cour, le matin de leurs noces, était à peine haut comme un enfant, et la mère songea doucement au petit être qu'ils attendaient. Elle sourit à la maison, et se mit en route.

La plaine, devant elle, était vaste, nue, verte de prés, jaune de biés ; dans le lointain, au-dessous du soleil, s'étalaient les grandes nappes de sable où mûrissent les pistaches. Un silence pesant dormait sur la terre monotone et grave, qui nourrit les hommes.

Kong-Tien-Té marcha quelque temps, et se trouvant lasse, elle s'assit. Derrière elle, déjà loin, elle aperçut les toits rouges du village, abrités sous leurs bouquets de bambous : autour d'elle, les mouches bourdonnaient et tournoyaient ; elle les dispersait d'une main lente, et bientôt elle s'assoupit.

Quand elle rouvrit les yeux, le soleil ne lui parut point avoir descendu davantage, et pourtant ce sommeil l'avait bien délassée ; quand elle fut debout, elle sentit en elle des forces toutes neuves, avec une curieuse envie d'aller un peu plus loin. Elle se remit à marcher vers les sables. Puis elle eut faim et ramassa des pistaches. Elle allait droit devant elle, en méditant toujours, et dirigeant sa route vers le soleil pour l'adorer de plus près. Elle but l'eau d'un puits et s'assoupit encore. A son réveil, l'astre bienfaisant qui dore les récoltes, toujours au même endroit, resplendissait.

— Le jour ne finit pas, dit elle ; qu'ai-je donc à m'endormir ainsi ? Mais un enthousiasme pieux d'aller encore, de voir encore et d'admirer la poussait en avant ; elle comprenait les dieux par la majesté changeante de leur œuvre, et pour les mieux comprendre, elle cheminait de nouveau. Ensuite elle mangea, but, s'assit et dormit encore. Sans doute elle dormait bien peu, puisque à chaque réveil Kong-Tien-Té voyait le soleil, immuable à la même place.

A mesure qu'elle allait ainsi, elle engrangeait de la beauté, toute la beauté du monde, et toute la vie des êtres avec leur misère et leurs efforts que seconde la main des divinités. A force de voir, son âme devenait amour, intelligence, pitié, communion. Chacun de ses regards était une prière, et chaque parole de sa bouche adorait ou pardonnait, selon qu'elle fut dirigée vers le ciel ou la terre. Tout à coup, elle s'émerveilla d'apercevoir devant elle une plaine immense et verdâtre, où stagnait l'eau croupie ; elle s'approcha : de fraîches tiges, en nombre infini, pointaient sur l'eau, et la jeune femme pensa reconnaître les rizières dont elle avait ouï parler, le soir, par les sages vieillards qui ont voyagé beau-

coup et visité le pays lointains. Elle se réjouissait d'avoir pu, en sa vie, contempler le marais sacré, qui fournit l'aliment de peuples innombrables ; mais elle s'étonnait de le rencontrer si près de son village, et pensait avec fierté qu'elle venait de découvrir une rizière inconnue, présente des cieux. Afin d'en rapporter la preuve, elle cueillit des grains, dont elle emplit le creux de sa robe, puis elle marcha encore, afin de voir combien la rizière était vaste.

La rizière ne finissait pas. Kong-Tien-Té était joyeuse, pensait à la bonté des puissances divines, allait plus avant. La rizière ne finissait jamais. — Il faut que je retourne, disait la jeune femme.

Elle prit encore un peu de repos, avant de revenir en arrière, afin de pouvoir, d'une seule traite, refaire la route parcourue. Mais, au réveil, elle remarqua vers sa droite une ligne qui brillait comme un ligot d'argent poli, et voulut voir, avant de rentrer à la maison, puisque le soleil était encore très haut dans le ciel toujours bleu.

Elle avança : la ligne d'argent s'éclaircissait comme un miroir immense, et Kong-Tien-Té vit un fleuve si large qu'on eût dit une plaine ; il s'étalait jusqu'au fond des regards, aussi loin que les regards pouvaient atteindre ; mais, de près, ses eaux étaient jaunes. Kong-Tien-Té but longue ment, dans le creux de sa main, l'eau du grand fleuve, et comme elle était penchée au-dessus, elle discerna son image.

— Cette eau, dit-elle, est miraculeuse, car mon image a des cheveux blancs.... Elle proféra les prières qui conjurent les mauvais sorts, et se promena sur la berge, suivant la direction du flot ; à mesure qu'elle descendait ainsi, le fleuve devenait plus large encore. Elle rencontra des hommes, vêtus comme ceux de son village, mais qu'elle ne connaissait pas. — Vénérable mère, criaient-ils, voulez-vous passer le fleuve ? Elle pensa : "Qu'ai-je donc qui soit vénérable en moi, et pour quelle raison m'appellent-ils mère, lorsque mon enfant n'est pas né ?"

Elle ne connaissait point les barques, ni l'art de cheminer sur l'eau ; elle accepta de passer le fleuve et donna, en redevance, le riz qu'elle portait dans le creux de sa robe.

Ensuite, elle longea l'autre berge ; elle admira les pêcheurs qui manient les filets et les nasses, et dont les quinze curmorsans affamés, du haut de leur perchier, guettent les poissons et s'élancent, ramenant leur proie qu'ils n'ont pu avaler, à cause du bracelet en fer qui leur étirent le col.... Plus loin, elle trouvait, de son pas cadencé, la terre jaune et friable, où poussent les abondantes moissons, récoltées par des hommes qui vivent dans les grottes. Elle mangeait tour à tour le poisson ou le blé, et le jour ne s'achevait point.... Elle crut revenir sur ses pas, car de nouveaux marécages s'élevaient, gonflés de riz ; mais des montagnes apparurent, sauvages, couvertes de roches grisâtres, qui se hérissaient avec les formes anguleuses d'un dur papier qu'on aurait froissé dans la main.

Les montagnes se prolongeaient en chaînes de montagnes, et elle allait ; toujours, sur son chemin, elle vit les mêmes gens de son village, ou des gens tout pareils à eux, car elle continuait à ne reconnaître personne, et toujours elle apercevait, derrière une touffe de bambou, la petite maison qui se cache. — Il faut rentrer à la demeure, dit-elle. Sa joie fut grande, de s'étendre à l'ombre des murs imprévus, dont les feuilles sont fraîches et vertes, et de trouver sur le bord de la route les oranges aux fruits savoureux ; jamais encore elle n'avait contemplant les deux arbres que chantent les poèmes du Sud, ni les élégantes pagodes aux toits retroussés, ni les tours carrées qui se dressent à l'approche des villes, ni les cimetières aux innombrables terres qui entourent les cités, ni les capitales peuplées où se vendent les riches étoffes, ni la mer ! — Je connais maintenant l'effort des hommes et la bonté des dieux ; il faut rentrer à la forge. Elle avait, au poing, un bâton, et les gens, avec respect, lui offraient le riz et le thé.

Elle vit des seigneurs dans les palanquins, et des jonques aux vives couleurs dans les ports. Elle revint sur ses pas, très lasse, très lente, de plus en plus lasse, de plus en plus lente, revoyant les mêmes choses et méditant sans fin. Après les montagnes, après le fleuve et les pêcheurs, après les rizières et les sables, elle revit son village, et la petite maison sous une touffe de bambou. — Kong-Té-Long, mon époux, car j'ai attendu pour le repas, car je crois avoir bien tardé, tant je suis lasse. Elle pénétra dans le Tai-uen, et ne comprit pas comment l'arbre qu'elle et son jeune époux plantèrent pour leurs noces avait

pu acquiescer si vite l'énorme tronc des arbres centenaires. Elle franchit le seuil de sa maison, et devant l'âtre elle trouva des étrangers préparant le repas du soir. — Que désirez-vous, mère très vénérable ? Asseyez-vous dans notre demeure. — Non, répondit-elle, je resterai dans la mienne et je veux m'étendre sur ma couche, car j'ai trop marché, je pense, et je sens que mon fils va naître. — Vous engendrer un fils, à votre âge ! Que dites-vous là, mère très vénérable ? — Etrangers, qu'êtes mes hôtes dans la demeure du forgeron, je vous en prie, appelez Kong-Té-Long, mon époux, afin qu'il vienne auprès de moi.

— Nous avons bien entendu parler d'un forgeron qui se nommait ainsi, et habitait jadis sous notre toit, mais nos arrière-patris ne l'avaient pas connu, car il est mort depuis cent ans. — Dites au bonze de venir à moi pour m'éclairer, car je ne comprends plus les choses. Tandis que le nouveau maître de la demeure courait vers le collège des bonzes, le maître nouveau vint à la douleuseuse Kong-Tien-Té, qui mit au monde un fils.

Or, l'enfant avait un large crâne, des rides sur le front, et des cheveux tout blancs. La mère le regardait avec stupeur, et demandait aux dieux quels mystères son nouveau-né méditait gravement. Le bonze vint, et, après avoir réfléchi beaucoup, il dit : — Voilà cent ans, en effet, que vous êtes partie et que vous cheminez par le monde, vénérable mère, car sans doute il fallait cent ans à la nature pour façonner un Sage.

La mère, timidement, osait caresser les cheveux blancs et longs, sur le crâne de son enfant et sur son front sévère. Le bonze dit encore : — Celui-là, mère vénérée, s'est instruit de votre science, et nourri de votre méditation ; il a découvert l'univers et il connaît l'auteur des dieux ; il sera le bonze des hommes, et leur enseignera la vérité. L'enfant écoutait le prêtre, et ne répondit pas.

Ainsi vint au monde Kong-Fou-Té, illustre entre les peuples par la sagesse de son esprit, et que les Barbares aux yeux bleus, venus d'Occident, célébraient eux-mêmes sous le nom de Confucius.

Le navire mystérieux.

De temps à autre, apparaissent dans les mers des navires mystérieux qui, sans avoir personne à bord, croisent et recroisent l'élément liquide, à voiles déployées, à la merci des vagues, jusqu'à ce qu'une tempête les brise sur une côte, ou jusqu'à ce qu'ils soient découverts par un autre navire. Parmi ces bateaux étranges, le cas le plus curieux, et qui demeure encore inexplicable, est celui du "Marie-Céleste".

Lorsqu'il fut découvert par les gardes-côtes anglais, il avançait à toutes voiles sur le rocher de Gibraltar ; un moineau aperçu au bord de bord, prit une autre direction qu'il changea plusieurs fois, en sorte que les Anglais ne pouvant s'expliquer ces manœuvres incertaines, décidèrent d'aborder le brick. Leur surprise fut grande lorsqu'ils furent surcavene mystérieux : personne à bord. Le plus surprenant c'est que les embarcations de sauvetage étaient à leur place, et rien ne pouvait laisser supposer qu'il s'était passé un de ces terribles drames maritimes dont les romanciers ont si souvent tiré parti. L'investigation qui eut lieu révéla des détails tout à fait extraordinaires : dans la cabine du capitaine se trouvaient sur la table des reliefs encore frais d'un repas ; pendue à un clou, une montre marchait encore dans le carré réservé aux matelots. Et cependant, l'examen du réservoir d'eau potable démontra qu'il y avait au moins un mois que la provision de liquide avait été épuisée. Quand, comment et pourquoi l'équipage abandonna-t-il le navire ? Ces trois questions se posent sans que l'enquête vint apporter une réponse satisfaisante. On ne sut jamais autre chose que le bateau avait quitté Boston avec un équipage composé de vingt hommes, le capitaine, sa femme et sa fille. Le mystère du "Marie-Céleste" dure toujours.

MENU. DEJEUNER. Crème de céleri, Carpe à la Chambord, Filet de bœuf Henri IV, Pâté Truillet, Perdreaux rôtis, Salade Mireille, Laitues à la crème, Riz à l'impératrice, Gâteau des Bols, Desserts. DINNER. Hors-d'œuvre, Merlan frit, Pâté chaud au Boeuf Anglais, Poulet grillé sauce Diabolo, Pudding ménage, Desserts.